

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'homme en gris

Michel Lemaire

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

Douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1979). L'homme en gris. *Liberté*, 21(3), 89-97.

L'homme en gris

MICHEL LEMAIRE

à Francyne

I

De divers points de vue, il n'était pas d'ici. Ni d'ailleurs, non plus. Il était bien né quelque part, mais par hasard, au cours d'un voyage de ses parents, au milieu d'une place publique. Il avait le sentiment très net de ne pas appartenir à la même race que les gens de cette terre. Peut-être était-il un Martien ; peut-être un jour se réveillerait-il sur sa planète, en une réalité autre, pour s'apercevoir que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Adolescent, il avait imaginé que sa mère, pour sa majorité, lui annoncerait qu'en fait il était le fils d'un aristocrate lointain. Il ne se reconnaissait ni dans ce monde, ni dans cette pauvre enveloppe humaine, ni même dans certains aspects de sa personnalité. Sa vie n'était-elle et ne demeurerait-elle que cette monotone répétition de travail et de vide ? C'était impossible : il devait se trouver, ailleurs, un monde plus plein, plus beau, où l'être qu'il devinait en lui pourrait s'épanouir, grand, noble et créateur. Il fabulait, bien sûr. Mais en attendant, il surveillait attentivement la réalité qui l'entourait de peur — car il en avait peur en même temps — que tout à coup elle ne se métamorphose, que les murs n'exploient ou que les escaliers ne se retournent sur eux-mêmes. Il ne faisait pas confiance à ces humains qu'il croisait : ils étaient laids, gras, médiocres. Seules les femmes — ou du moins certaines d'entre elles — échappaient, par un miracle qu'il n'arrivait pas à s'expliquer, à cette condamnation. Elles flottaient, merveilleuses, comme des apparitions en couleur dans un film en noir et blanc.

Il marchait avec vivacité, en homme qui a un rendez-vous. Sa tête, cabine de pilotage d'un avion, d'un astronef, volait à grande vitesse au-dessus des trottoirs ; il prenait les virages en s'inclinant légèrement dans la courbe, mais, plus expérimenté que les enfants, il n'avait pas besoin d'ouvrir ses bras pour constituer des ailes. Il paraissait décidé, sûr de lui (et effectivement il était sûr de cet aristocrate au fond de lui-même) ; on le trouvait lointain, cassant. Toutefois, il n'avait jamais oublié ce petit garçon qui regardait la mer sous la neige, dans le port d'Halifax : il était seul sur le pont d'un paquebot, il venait de perdre ses gants et, frileusement, il scrutait la surface de l'eau, grise et verte, sale, horrifié par la sensation de l'irréparable qui se cachait dans ses profondeurs.

Il habitait un appartement exigu dans une tour du quartier étudiant. De la fenêtre enfermant sa solitude, il aimait contempler la nuit illuminée des gratte-ciel de la ville. Il essayait de lire, d'écrire. Il écoutait de la musique pour meubler les heures de néant. Au petit matin annoncé par les moineaux dans les maigres arbres au-dessous de lui, il suivait la progression des soleils mauves et orangés entre les tours de verre. Il se couchait, maussade, pour se réveiller dans l'après-midi. Les levers constituaient les moments les plus pénibles de ses journées : c'est qu'il se réveillait toujours ici et non ailleurs. Il lui fallait donc de longues minutes de réflexions désolées sur ce monde, presque une heure autour de son café noir, pour se décider à reprendre le train-train de son existence. La fin de l'après-midi se passerait en courses ou en lectures à la bibliothèque pour son livre, son fameux livre qu'il traînait comme un fardeau depuis des années. Il s'efforcerait d'y travailler dans la soirée, mais peut-être, découragé, irait-il chercher dans un bar une aventure qui n'arriverait pas.

Dans les rues, la neige abondante s'était changée en une boue brunâtre. Il y pataugeait, comme tout le monde, fait somme toute assez surprenant. Où allait-il ainsi, pressé, emmitouflé d'un long foulard, les deux mains retenant les pans de son manteau sur son ventre ? Il poussait la porte d'une boutique assez délabrée, tapait ses bottes contre le seuil de

bois sous une affiche de Coca-Cola signalant de plus le nom de l'établissement : « Milton Sweets ». La boue s'y poursuivait sur le linoléum râpé. A gauche, surnageant accrochés à des tourniquets, des revues, des recueils de bandes dessinées suivaient les piles de journaux. Il ne s'intéressait pas à « Superman », n'osait pas feuilleter « Playboy » sous le regard endormi des autres clients. Ils s'étaient retournés, à son entrée, sur leur siège pivotant, puis s'étaient réinstallés devant leur assiette chargée d'oeufs et de bacon. Une grande jument trônait derrière le comptoir qui occupait toute la droite. Elle surveillait ses mangeurs, recevait le prix des journaux, retrouvait, entre deux clients, sa cigarette et sa conversation avec une vieille ivrogne au fond. Elle ne le voyait pas, le « Nouvel Observateur » à la main, qui cherchait à attirer son attention pour obtenir un paquet de Gitanes et payer le tout. Ensuite il ressortait pour aller lire devant un espresso, dans un café proche mais qui n'était pas « les Deux Magots ».

II

Il rentrait, croisait parfois un ancêtre titubant dans le froid qui marmonnait : les temps sont durs... les temps sont durs... Puis de retour entre ses quatre murs, le chat qui miaule pour son repas, la poussière sur les livres bien alignés. Quand Marie lui téléphonait, il l'invitait à dîner. Par la suite ils faisaient l'amour, tendrement, et finissaient la soirée en écoutant du Léo Ferré dans la pénombre. Il aimait bien Marie, mais attendait un grand amour qui ne venait pas. Plus jeune, il en avait inventé un, passionné, presque tragique, et en était sorti brûlé. Voulait-il vraiment que cela recommence ? Pourtant ce désir demeurerait, comme d'un voyage ensoleillé vers l'Ile grecque. Ce bonheur aussi était impossible, il le savait bien : sur cette planète, dans cette boue, il craindrait trop que son amour ne soit blasphémé et, s'efforçant de le protéger, il l'étoufferait. Il avait dû renoncer à ce rêve comme à tous ceux de son adolescence. Il avait lutté pas à pas, il luttait encore, mais la triste, l'impitoyable réalité des choses les avait brisés, ne lui avait laissé que des miettes entre les mains. N'avait-il pas connu, au-delà de Bételgeuse,

un monde de justice et de fraternité ? Et, près d'Aldébaran, sur un petit satellite, une communauté d'artistes vivant dans la beauté ? Mais où était sa vie, et, pourquoi pas, les neiges d'antan ?

Il ne conservait, précieusement, que quelques photos, quelques frissons. En ironisant sur son romantisme. Il cachait dans sa mémoire tout un bric-à-brac de souvenirs, d'images figées et décolorées. Ce soir, il repensait à une femme rencontrée au « Ghetto », il y avait des années. Ils se connaissaient vaguement mais elle avait toujours gardé ses distances, jusqu'à cette occasion où, apparaissant soudain derrière lui, elle lui avait renversé la tête pour faire pénétrer de force un bonbon entre ses dents. Puis elle s'était assise tout près, maintenant amicale, prévenante, intéressée. Elle semblait heureuse de se placer sous son regard ému par tant de charme. Elle lui avait dit : « Le cafard est un petit insecte tout noir qui trotte dans certains cervaux. Je le tuerai. » Lui ne pouvait détacher ses yeux de ses jambes : elle avait relevé sa jupe et l'avait comme piquée sur sa cuisse en y posant un cendrier. Et le geste de sa main tenant la cigarette muselait l'homme entre la bouche dessinée et le genou innocent. Elle était belle et il désirait découvrir cette beauté, la caresser ; il voulait que cette beauté vive pour lui, quelque temps du moins, que cette beauté se tourne vers lui. Mais elle était partie dans un éclat de rire dédaigneux. Pourquoi pensait-il à elle alors que Marie était là, près de lui ? Marie pourtant l'aimait, elle voulait vivre avec lui ; mais il hésitait, parlait de son livre à écrire, de sa liberté.

Il s'est éveillé au centre d'un cube de lumière. Une nécessité vague fixe la pièce comme une punaise. Un condensé de réalité qui rend l'air suffoquant. Il se sent à la fois oppressé et si peu concerné... Autour de lui, une chambre carrée, éclairée violemment par, semble-t-il, l'ensemble du plafond. Il ne distingue qu'un divan mais la pièce doit être encombrée de meubles. Il s'approche de la baie vitrée toute givrée par la nuit d'hiver qui neige au dehors. Tandis qu'ici une chaleur moite se plaque contre lui pour rappeler que la scène reste à jouer.

Elle est assise, tranquille. Il s'aperçoit de sa présence sans surprise, sans ennui. Ce n'est que progressivement qu'il l'imagine responsable de l'atmosphère écrasante, qu'il voit en elle la source de cette douleur qui le déchire à chaque respiration. Un éclair lui montre une petite poupée de son dont il perce le ventre avec des ciseaux. A un autre niveau, une conversation anodine se poursuit. La fenêtre ne peut s'ouvrir, aussi se dirige-t-il vers le mur pour tirer le rideau qui le masque. Il découvre une seconde baie vitrée mais, de l'autre côté, la neige s'entasse jusqu'au plafond.

Il ne cherche pas à comprendre. Par une porte qu'il ignore est entré un serviteur. Il a échangé quelques paroles puis il s'affaire à ouvrir le divan pour préparer le lit. Mais le sommier pliant demeure bloqué à demi ouvert. Il tâche de le forcer mais n'y réussit pas. Elle lui donne des conseils. On peut voir leurs lèvres remuer dans le brouillard lumineux qui a envahi la chambre, mais le silence est total. Jusqu'à ce qu'une bourrasque de vent projette en sifflant la neige dans le cube de verre, pour tout engloutir.

III

Trop souvent, quand sa paresse le paralysait dans un « à quoi bon ? » généralisé, il passait la soirée au « Ghetto », dans un coin retiré, devant un échiquier. De vieux immigrants, l'oeil vif, la volonté tendue, se battaient sans bruit, ici et là, à coups d'« Echec ! » lancés dans leur langue maternelle, il ne savait de quels pays d'Europe centrale. De jeunes bohèmes crasseux allaient et venaient. Lui jouait la plupart du temps avec son ami Pierre. En fait ils se parlaient peu, se contentant de se demander comment ça allait, puis entreprenant de longues heures silencieuses de part et d'autre de ce carré magique où les heures avaient un sens.

Contre une ouverture du pion roi, il aimait répondre par la défense française ; si Pierre ouvrait par le gambit de la reine, il entrait dans la défense slave, ou acceptait le gambit. Lui-même n'ouvrait jamais de cette façon, mais il avait plaisir à se lancer dans le gambit du roi en raison du jeu dynamique qu'il offrait à de petits amateurs comme eux.

Ensuite les coups s'enclenchaient, réfléchis, nécessaires, et développaient sur l'échiquier une durée intense, signifiante : il se passait quelque chose qui menait à quelque chose. A l'opposé de ses misérables journées autour de ses livres où il ne se passait jamais rien. Là était sans doute le miracle du jeu pour ces têtes méditatives penchées sur les pièces de bois découpé. Les fous prenaient leur position sur les ailes, les cavaliers virevoltants effectuaient leur attaque au centre. Le monde était absent, même si parfois un scorpion importun traversait l'échiquier en diagonale.

Un soir, après avoir longtemps joué, il s'était laissé aller à parler de son incapacité à écrire son livre. Il n'y avait rien. Certes l'existence l'emportait comme tous, immense machine à broyer les rêves. Mais dans sa vie, il n'y avait rien, le temps qui s'égrenait ne le conduisait à rien. Il sentait bien que ce rien était normal et provenait simplement de son désir trop grand qui démonétisait le présent. Mais il tenait à ce désir comme à la pierre de touche de son être. Il voyait une beauté dans cette mélancolie nocturne qui le possédait, il aurait aimé la dire, ainsi que son amertume face à l'absurde de cette société. Mais en faire une oeuvre aurait été trahir ces sentiments, faire quelque chose de ce rien, une falsification. Honnêtement, s'il ne voulait pas orner ce rien de fioritures littéraires, il ne pouvait que dire : il n'y a rien, ce n'est rien. Les échecs résolvaient le problème : ils offraient une durée pleine tout en n'étant qu'un jeu insignifiant. Pourquoi chercher plus loin ? Ses cavaliers étaient en bonne position, solidaires, menaçants ; leur percée bousculerait l'adversaire et permettrait l'ouverture des colonnes pour les tours. La partie s'annonçait bien, autant oublier la ville, là dehors, s'endormant dans la neige. Pierre lui avait rétorqué qu'il se sous-estimait : il ne tenait pas compte de ses publications peu nombreuses mais solides, il omettait ses aventures féminines et l'amour de Marie. Les livres et les femmes ! Il avait rejeté ces arguments d'un haussement d'épaules en recommandant à son ami de songer plutôt à défendre son roque attaqué.

Plus tard il rentrait seul dans la nuit, butant contre les bancs de neige. Le scorpion le suivait dans le cliquetis de ses pattes métalliques ; il lui paraissait maintenant de la taille

d'un gros chien, robot à la fois familier et épouvantable. La ville était coulée dans le sommeil. Il pensait à tous ces gens qui ne pensaient plus. Ces hommes qui pointeraient demain sans le savoir, ces ouvriers plus mécanisés que les usines de Détroit, ces femmes qui déplaceraient des papiers de bureau en bureau dans une ronde vaine, tous ces humains qui se lèveraient avant l'heure pour aller travailler de peur de s'ennuyer, qui s'épuiseraient pour acheter des postes de télévision en couleur, de peur de s'ennuyer, qui s'ennuyaient en vacances et remerciaient leurs patrons esclavagistes de les reprendre. Lui s'ennuyait toujours, à longueur de journée, lui ne travaillait pas pour penser et s'ennuyer. Il était le vide des jours qui se cherche, et cherche sachant qu'il n'y aura rien. Mais il aurait voulu prendre cette misère, la métamorphoser en une chose belle, rassembler ces questions sans réponses en un bouquet fraternel. Déchiré par le froid et tous ces malheurs qu'il s'inventait, il tournait encore des mots dans sa tête pour en faire jaillir des bribes de ce qu'on appelle des poèmes.

La rue devenait chinoise, et cet exotisme le faisait sourire car il ne cadrait pas avec le drame qu'il vivait. Butant, titubant, il forçait son chemin comme si la mort était à ses trousses, comme si elle allait soudain se jeter sur son dos pour l'écraser sur le trottoir, dans l'éclair d'un évanouissement, pour l'enfourir au sein d'un refuge glacé et doux. Il vit alors, juste au-dessus des toits, dans l'obscurité, une lueur bleue et pure. Il se dit qu'il y avait là une solution, qu'il ne s'était jamais rendu aussi loin, qu'il lui fallait le crier. Au même instant, il savait que ce n'était qu'une hallucination. Sa planète n'existait pas.

Atmosphère de carnaval. Des gens trop grands, masqués de carton, fêtent le Mardi gras en chantant dans les rues. Ils boivent de l'eau-de-feu dans de longues cannes de plastique blanc. Il s'est extirpé de la foule en tenant par la main une femme qui n'est pas celle avec qui il se promenait. Elle est nue sous une ample cape noire. Ils se retrouvent sur une terrasse entre les murs d'acier de gratte-ciel éteints. Elle saute tout à coup dans le gouffre. Il ne découvrira dans la ruelle qu'un petit parachute infantin constitué d'un mouchoir aux

quatre coins noués de ficelles. Des rats réduits à des balles traçantes fusent de tous côtés. Il se réfugie dans une gigantesque construction babylonienne, un chat pour seul compagnon. Des corridors trapézoïdaux se poursuivent les uns les autres interminablement. Ils sont tendus d'un papier noir mat. Une voix parfois lui murmure de passer au travers. Il transperce les parois pour retomber en d'autres corridors identiques. A certains endroits, des escaliers métalliques du même noir permettent le passage vers des niveaux inférieurs ou supérieurs. On ne distingue aucun signe, aucune direction. Il continue d'avancer avec le sentiment de s'enfoncer au coeur du monstre, de s'y perdre, d'y perdre son temps, sans rémission. Puis il s'est endormi, au hasard. Il rêve qu'il atteint enfin la chambre centrale, circulaire. Au milieu, un projecteur de théâtre éclaire le cadavre d'un écureuil, un foulard de soie noire entre les dents.

IV

Derrière lui, dans une chambre d'hôpital enténébrée, un vieillard se mourait sous l'oeil gris d'un poste de télévision fixé au mur à côté d'un crucifix. Sur le corps immobile, le reflet blafard des images dansait une danse saccadée. L'hiver se prolongeait et l'homme en gris échafaudait des plans de machine antigravitationnelle. Sans y croire, bien sûr. Il persévérait aussi dans ses recherches en bibliothèque mais, avec les années, les bons livres lui paraissaient plus rares. Il n'éprouvait plus aussi souvent cette exaltation d'une amitié soudaine, dans le déroulement des pages, avec d'autres exilés des siècles passés.

Son quiproquo avec Marie commençait à tourner à l'aigre. Il la trouvait bavarde et avait envie de l'envoyer au diable lorsqu'elle s'approchait de son échiquier pour lui dévoiler les merveilles en solde dans certains magasins. Parfois elle l'accompagnait au « Ghetto » et soupirait interminablement durant ses parties avec Pierre. Par la suite, il avait appris qu'ils se revoyaient ; et un soir, Pierre s'était excusé de ne pouvoir le rejoindre au « Ghetto » parce qu'il avait invité Marie à dîner. Maintenant ou pouvait les croiser fréquemment dans

le quartier. Il se surprenait à les envier : Pierre et Marie semblaient toujours pris par une activité quelconque ; ils devaient sortir, aller voir quelqu'un ou quelque chose, faire il ne savait quoi ; ils riaient, couraient, vivaient. Lui les regardait sans comprendre : lorsqu'il était avec Marie, donnaient-ils cette impression de plénitude ? Marie lui avait dit qu'elle l'avait aimé comme elle aimait Pierre à présent. Était-il passé à côté de cette vie sans la voir, ou n'était-elle qu'une illusion d'optique ? Du moins pour ses yeux d'étranger. A nouveau, il était seul.

Jean Sébastien Bach et le prince de Coëthen se sont assis et recueillis un instant. L'air frais de la nuit pénètre par les portes-fenêtres ouvertes sur le parc. Et l'adagio de la sonate, la troisième pour viole de gambe et clavecin, s'élève au-dessus des choses. L'après-midi, Bach a travaillé ce même morceau ; ils en ont discuté sous les arbres, ils l'ont répété dans ce même salon de musique du château. Puis, habillés pour le soir, ils se sont réjouis d'un fin dîner. Le cristal des verres de fine champagne brille encore sur une table basse. L'air frais pénètre jusqu'à eux par les portes-fenêtres ouvertes sur la nuit. Et l'adagio de la troisième sonate s'élève au-dessus des choses.